

Paradoxe

BENJAMIN HOFFMANN

**LES PARADOXES
DE LA POSTÉRITÉ**



Les Éditions de Minuit

LES PARADOXES
DE LA POSTÉRITÉ

DU MÊME AUTEUR

PÈRE ET FILS, Gallimard, 2011.

AMERICAN PANDEMONIUM, Gallimard, 2016.

Lezay-Marnésia, LETTERS WRITTEN FROM THE BANKS OF THE OHIO
(éd.), Pennsylvania State University Press, 2017.

POSTHUMOUS AMERICA. Literary Reinventions of America at the
End of the Eighteenth Century, Pennsylvania State University
Press, 2018.

BENJAMIN HOFFMANN

LES PARADOXES
DE LA POSTÉRITÉ



LES ÉDITIONS DE MINUIT

Pour ma mère

INTRODUCTION

POURQUOI ÉCRIT-ON ?

Il vient un moment dans la vie d'un homme où il est impératif de nommer le problème autour duquel son existence a gravité. Cet acte de nomination a quelque chose d'arrogant, de définitif et de programmatique : il revient à déterminer ce qui importe au plus haut point, ce qui est relativement secondaire et ce qu'il convient à l'avenir de privilégier. Parfois, ce sont de jeunes gens qui s'élèvent et déclarent avec force que leurs prédécesseurs n'ont pas identifié la seule question qu'il importait de poser. Et je songe à Camus âgé de vingt-neuf ans qui ouvre le *Mythe de Sisyphe* par cette provocation : « Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide¹. » Balayant d'un revers l'histoire de la philosophie – Kant et ses catégories, l'argument ontologique chez Descartes – ou, plus exactement, remettant à plus tard la résolution de questions jugées subsidiaires et réduites à ce qu'elles sont peut-être, à savoir de simples jeux de l'esprit, Camus entre en philosophie bien résolu à y rétablir l'ordre des priorités. D'autres fois, c'est un regard rétrospectif qui se porte sur une existence entrée dans le crépuscule et qui discerne, à travers l'entrelacs des expériences multiples, la question unifiant les espoirs, les errements, les échecs, toutes les passions entremêlées autour d'une vie. Et je pense désormais à l'un des plus beaux incipits qu'il m'ait été donné de lire : « La guillotine – plus généralement la peine capitale et les différents modes d'administration de la mort – aura été la grande affaire de ma

1. A. Camus, *Le Mythe de Sisyphe* [1942], Paris, Gallimard, 2003.

vie². » Par ces mots, Claude Lanzmann identifie le thème majeur dont les récurrences et les variations traversent et organisent son existence comme son autobiographie.

Qu'une déclaration de cet ordre soit faite dans la foi d'une jeunesse ardente, impatiente d'un renouveau de la pensée, ou qu'elle résulte de la sagesse d'un être qui, parvenu tout au bout de la vie, se trouve enfin et pour un temps très bref comme au sommet d'une éminence depuis laquelle il embrasse un paysage dont l'organisation lui semble enfin intelligible, dans un cas comme dans l'autre, l'introspection et la prétention à l'universalité se rejoignent. Car ce problème est à la fois celui auquel un individu s'est heurté à toutes les étapes de son développement et celui dont il se presse de chercher la solution en raison de l'importance qu'elle revêt pour chacun. Ici, l'approfondissement d'une difficulté intime autorise le sujet à énoncer une vérité pour l'ensemble des hommes.

C'est par une déclaration du même ordre que je souhaite commencer le présent livre. Il n'y a qu'un problème littéraire vraiment sérieux : c'est la transmission des textes à la postérité. Le reste : les modalités de renouveau d'un genre, les singularités d'un style comme le dialogue entre les œuvres, il sera toujours temps de s'y intéresser lorsque les contradictions impliquées par la quête d'approbation d'un public virtuel auront été comprises.

Le lecteur aura sans doute observé que le « problème vraiment sérieux » de Camus et « la grande affaire » de Lanzmann ne sont pas sans rapports. Le premier s'interroge sur les raisons pour lesquelles un individu choisit la vie plutôt que son contraire ; le second, sur les différentes manières dont la mort nous est administrée par autrui. Dans un cas comme dans l'autre, c'est bien l'inéluctabilité de notre disparition qui engendre les travaux du philosophe et ceux du mémorialiste. Ma propre interrogation entretient une parenté souterraine avec la leur car elle revient à s'interroger sur le bien-fondé de la confiance accordée à cette forme d'immortalité symbolique qu'est l'inscription de notre nom, du souvenir de notre existence et des résultats de notre pensée dans la mémoire de ce public ano-

2. C. Lanzmann, *Le Lièvre de Patagonie*, Paris, Gallimard, 2009.

nyme, lointain, indéterminé, que l'on appelle postérité. Car l'ambition qui consiste à obtenir l'estime de cette dernière n'est rien d'autre qu'une manifestation parmi d'autres d'un besoin ancré au cœur de tous les hommes : identifier une raison au moins de croire que nous sommes davantage que des animaux voués à la disparition et l'oubli.

Au commencement est la mort

« Le vers au cœur de la condition humaine ³ » : c'est ainsi que Sheldon Solomon, Jeff Greenberg et Tom Pyszczynski décrivent la capacité de chacun d'entre nous à anticiper notre disparition. « La conscience que nous allons mourir », écrivent-ils, « exerce une influence omniprésente et profonde sur nos pensées, nos émotions et nos comportements dans presque tous les domaines de la vie humaine – que nous en ayons conscience ou non ⁴. » *Les Paradoxes de la postérité* sont fondés sur les mêmes prémisses : au commencement est la mort. Certes, on dira qu'elle se trouve également à l'horizon de nos vies à moins que l'on oppose à cette évidence – comme le font les philosophes depuis l'Antiquité – qu'à proprement parler elle ne se trouve nulle part, étant donné qu'elle est un non-événement, la cessation de nos expériences et non la dernière d'entre elles. Mais en un autre sens, elle est bien là, dès le début, ancrée dans notre conscience lorsque, vers l'âge de trois ans, nous apprenons que nous-mêmes, et tous les êtres que nous aimons, un jour aurons disparu ⁵. Cette révélation est un scandale. Non seulement le petit être qui surestime son importance objective de se voir entouré de soins et de prévenances de la part d'adultes.

3. S. Solomon, J. Greenberg, T. Pyszczynski, *The Worm at the Core: On the Role of Death in Life*, New York, Random House, 2015. Le titre de cet ouvrage est emprunté à un passage du livre de William James, *The Varieties of Religious Experience*.

4. *Ibid.*, p. x. Sauf mention contraire, toutes les traductions de l'anglais vers le français sont les miennes.

5. Les auteurs de *The Worm at the Core* identifient cet âge comme celui de l'émergence de la conscience de la mort chez l'enfant. Voir *ibid.*, p. 23.

tes plus puissants que lui en déduit brutalement qu'il n'est pas, qu'il n'a jamais été le centre autour duquel le monde s'organise : il n'est qu'un fragment périssable d'une communauté soumise aux mêmes lois implacables. Mais il prend également conscience, et pour la première fois, que l'intégralité de ceux qu'il aime sont aussi condamnés. Commune à tous les hommes, cette expérience précipite l'adoption de ce que j'appellerai une valeur finale.

Par cette expression, je veux désigner une solution personnelle au problème de notre mortalité. Parfois, nous en changerons ; mais le plus souvent, l'avoir vue adoptée par une figure d'autorité est suffisant pour que nous lui restions fidèles jusqu'à la fin de notre vie. Certes, nous allons mourir, et nos parents, et nos grands-parents et nos frères et sœurs aussi. Mais à cet anéantissement, nous croyons qu'il est possible d'opposer une forme de permanence qui le nie ou du moins le relativise en préservant quelque chose de nous-même qui ne disparaîtra pas. Peut-être la partie spirituelle de notre personne survivra-t-elle : et mériter une éternité de grâce deviendra la grande affaire de notre vie. Cette valeur a pour nom « Dieu ». Peut-être croyons-nous en la continuation de notre conscience au fil de vies successives : ainsi cherchons-nous à transmettre à nos incarnations futures un capital de pensées, de paroles et d'actions bienfaites qui leur vaudront bonheur et tranquillité au cours d'existences ultérieures. Cette valeur, c'est le « karma ». Ou bien prétendons-nous léguer à nos enfants, non seulement notre nom, notre patrimoine génétique et matériel, mais également des principes qui les aideront dans la conduite de leur vie. Cette valeur s'appelle « descendance ». À moins encore que nous ne transformions la soif de richesses en quête d'absolu, oubliant que la monnaie n'a d'autre valeur que celle que nous lui attribuons et que ce sont leurs décisions seules qui, pour les hommes, « déterminent la valeur de ce fétiche qui voile le néant, l'horizon de leur être-pour-la-mort ⁶ ». Cette valeur s'intitule « l'argent ». Ou bien désirons-nous adresser le souvenir de notre personne à nos successeurs en accomplissant

6. R. Gori, *La Fabrique des imposteurs*, Paris, Les Liens qui Libèrent, 2013, p. 37.

ce qui ne l'a jamais été auparavant : nous sommes la première ou le premier à établir un record à moins que nous ayons créé une entreprise, une machine, une œuvre qui, à la manière des ambassadeurs envoyés par le grand Khân, nous représentera à la cour des siècles à venir. Diverses en apparence, ces conduites sont déterminées par l'adoption d'une valeur identique : la postérité.

Au catalogue des solutions pour rendre la perspective de notre mortalité tolérable, les entrées ne se bousculent pas et les énoncer revient à mener une entreprise intellectuellement triviale étant donné qu'à un moment ou un autre, nous les avons toutes considérées séparément, parfois pour les adopter, parfois pour les disqualifier, à moins que nous ayons choisi de les combiner entre elles. Ces solutions, en effet, ne sont pas mutuellement exclusives : je peux léguer ma fortune à une association caritative dans l'espoir qu'elle prendra mon nom sans pour autant cesser de croire en l'immortalité spirituelle. Mais ce qui est sans doute moins évident, c'est le rôle déterminant et dissimulé que jouent ces valeurs dans nos décisions grandes et petites, celles qui jalonnent notre quotidien comme la finalité que nous attribuons à notre existence. Car, que nous en ayons conscience ou non, l'idée de la mort ne nous quitte jamais vraiment, cent fois par jour elle nous est rappelée : à la radio le matin, les informations évoquent les victimes d'un attentat ; en chemin vers le travail, nous voyons une bête écrasée sur le bord de la chaussée ; notre collègue a perdu sa femme et une douleur occasionnelle au ventre, chaque fois qu'elle se réveille, nous fait redouter la lente maturation d'un cancer. L'impériosité même de nos besoins physiques nous signifie qu'ils ne sauraient être négligés qu'au prix de notre vie même.

À ces rappels incessants que nous allons mourir, nous opposons des conduites dont la finalité véritable nous apparaît seulement de manière occasionnelle. Le travailleur qui enchaîne les semaines de soixante heures trouve du réconfort dans l'idée que son labeur garantit le bien-être de sa famille ; mais derrière cette finalité immédiate s'en dissimule une autre, à savoir l'idée que son existence se trouve justifiée d'être mise au service des siens. La femme d'affaires qui renonce à se marier et à avoir des enfants, qui s'abstient de prendre des vacances ou de cul-

tiver des loisirs pour consacrer l'intégralité de son énergie à la direction d'une multinationale, est motivée par l'ambition, le goût de l'argent, du pouvoir et du prestige ; mais aussi par le désir de laisser une marque durable au sein de l'entreprise à laquelle elle s'est identifiée. L'alpiniste qui est le premier à réussir une ascension périlleuse aura le plus grand mal, de retour parmi les hommes, à expliquer une entreprise improductive que la mort aurait pu interrompre à chaque instant. Comme Sir Edmund Hillary, il répondra qu'il a gravi l'Everest « parce qu'il est là » ; ou bien, comme Reinhold Messner, il dira qu'il est allé dans les montagnes « pour vivre » ; mais derrière ces discours sibyllins, en vérité la motivation est limpide : ces athlètes ont voulu transmettre le souvenir d'un acte hors du commun à leurs successeurs car il n'est pas d'activité humaine qui n'ait sa grande et sa petite histoire, ses héros pour la vivre et ses hérauts pour la chanter. Ainsi la valeur dont l'adoption me permet de croire que je ne mourrai pas *entièrement* peut être dite « finale » parce qu'elle est la justification ultime de mes actions, redécouverte chaque fois que j'élimine par la pensée les valeurs secondaires qui l'ocultent dans ma conscience.

Le problème revient donc à déterminer : pourquoi cette valeur et non une autre ? Pourquoi choisit-on de ruser avec la conscience de notre mortalité en croyant que Dieu recueillera notre âme au paradis ou bien en transmettant le souvenir de notre personne à des générations futures dont nous ne pouvons rien savoir ? Il est vrai que les réponses varient ; mais ce qui nous est commun à tous, c'est le besoin de chercher une solution au grand problème : pourquoi vivons-nous (et ce « pourquoi » est une interrogation sur la finalité, non la cause) s'il est vrai que nous sommes appelés à disparaître ? Dans notre quête pour résoudre ce problème, il nous arrive souvent de regarder les autres comme des obstacles. Les individus qui adoptent la postérité comme valeur finale sont susceptibles d'interpréter la tentative d'autrui pour s'inscrire dans la mémoire collective comme une menace. Car si nous sommes plusieurs à convoiter un record sportif, seul le meilleur d'entre nous obtiendra la première place, dérobant de ce fait l'immortalité symbolique dont les compétiteurs avaient un besoin tout aussi essentiel. Si nous sommes plusieurs à vouloir marquer

l'histoire de notre art, le génie d'un concurrent est davantage qu'une remise en cause d'une vocation fondée sur un talent évidemment inférieur : il s'agit d'une négation de notre personne puisqu'il est douloureusement clair à l'artiste compétent mais mineur que son exceptionnel contemporain fera l'entretien des siècles futurs quand lui sera oublié de tous. Dans le contexte de la société occidentale où l'affirmation de la singularité de chacun détermine des conduites antagonistes, les luttes d'ego ne seraient pas aussi acharnées si leur véritable enjeu n'était pas métaphysique.

Ces rivalités entre individus qui ont adopté la même valeur finale se redoublent d'autres luttes avec ceux qui, au contraire, en ont choisi une entièrement différente. Car qu'y a-t-il de commun entre moi qui me rends à l'Office chaque semaine et suis persuadé que l'obéissance à une série de préceptes énoncés depuis la chaire me vaudra l'immortalité spirituelle et cet autre qui ne voit pas plus loin que cette vie et pense qu'elle sera réussie pour autant qu'elle aura laissé une trace dans un livre d'histoire ? Qu'y a-t-il de commun entre l'artiste qui travaille en solitaire et l'individu qui se définit par son appartenance au groupe dont le bien-être est sa préoccupation majeure ? Et qu'y a-t-il de commun entre tous ceux qui ont une idée assez flatteuse de leur personne pour désirer qu'on s'occupe d'eux après leur mort et la foule de ceux qui ne voient ni si haut, ni si loin, mais songent qu'ils ont réussi leur vie chaque fois qu'une seconde de bonheur illumine le visage de leur enfant ? Tous, nous cherchons à valoir davantage que notre mort ; mais nous nous y prenons de manière différente. Et alors que cette mésentente sur les moyens incline souvent les individus à l'antipathie et la violence car l'adoption d'une valeur finale différente par autrui leur apparaît comme une remise en cause de l'usage qu'ils font de leur existence, c'est au contraire beaucoup de compassion et de tendresse que nous devrions éprouver les uns pour les autres, si du moins nous prenions conscience de l'objectif commun que nous poursuivons, de la futilité des moyens que nous adoptons et de l'échec ultime de notre entreprise.

Car cette compassion et cette tendresse réciproques ne sont peut-être envisageables qu'à la condition de renoncer à l'illu-

sion que nous choisissons d'entretenir. Pour que j'accepte authentiquement cette solution distincte au problème de la mortalité dont autrui a fait le choix, encore faut-il que j'admette qu'elle n'est pas davantage valable que la mienne : il s'agit tout juste d'une manière qu'il a trouvée afin de tolérer une perspective intolérable et tant mieux si elle se montre efficace pour lui. En d'autres termes, l'équivalence ultime des valeurs finales ne peut être comprise qu'à la condition d'avoir préalablement pris conscience de leur commune inanité. Ainsi n'y a-t-il peut-être de tolérance fondée sur la conscience d'une destinée commune qu'à partir du moment où l'on parvient à reconnaître les valeurs finales pour ce qu'elles sont : des moyens d'occulter l'insoutenable dont l'efficacité est plus ou moins durable mais qui, à proprement parler, ne nous procurent jamais ce que nous en attendons, à savoir l'apaisement complet face à la perspective de la mort et une immortalité qui ne soit ni spirituelle, ni symbolique, mais littérale.

L'empreinte des œuvres et le réseau des mémoires

J'ai observé que la postérité fait partie des valeurs finales auxquelles les individus recourent afin de tolérer la perspective de leur disparition. Déclarer cela, c'est déterminer un usage de la postérité sans préciser la signification de cette dernière. Or, qu'entendrons-nous par ce terme chaque fois que nous le retrouverons dans la suite de ce livre ? Il est temps d'approfondir un concept dont l'apparente limpidité dissimule de nombreux malentendus⁷.

S'interroger sur la postérité revient à endosser le rôle d'Œdipe enquêtant sur la mort de Laïos ; car nous sommes la postérité de ceux qui nous ont précédés. Étrange concept dont la définition nous conduit à nous tourner vers nous-mêmes plutôt qu'à faire un effort pour saisir les contours d'une abs-

7. Une première version de ce développement a été publiée en mars 2017, sous le même titre, dans l'Atelier de théorie littéraire de *Fabula*. <http://www.fabula.org/atelier.php?Empreinte_des_œuvres> [consulté le 10 février 2018].

traction... Nous qui sommes déjà le public de nos contemporains, nous sommes également celui auquel s'adresse l'intégralité de nos prédécesseurs. Nous : l'humanité entière, puisque l'acte consistant à publier une œuvre l'adresse à tous sans restriction, un auteur pouvant rêver d'un lectorat idéal sans avoir la capacité de s'adresser à lui exclusivement et tout un chacun ayant la liberté d'ouvrir n'importe quel ouvrage rédigé autrefois. Bien sûr, nous qui sommes la postérité, nous mourons à notre tour et d'autres après nous assumeront vis-à-vis de nos contemporains devenus leurs prédécesseurs la fonction d'évaluation et de remémoration des œuvres qui est actuellement la nôtre. Ainsi la postérité se recompose-t-elle à mesure qu'elle perd ses membres, à la manière d'un organisme dont les cellules se renouvellent tout au long de son existence.

Au fil des années, la responsabilité de la postérité grandit, sa charge d'âmes s'alourdit, sa mémoire est assaillie de sollicitations nouvelles puisque d'autres candidats à la reconnaissance posthume lui transmettent les fruits de leurs travaux. Mais de quelle nature est cette mémoire dans laquelle les auteurs du passé cherchent à s'inscrire sans que rien, « ni la flamme, ni le fer, ni le temps vorace⁸ », ne puisse les anéantir ? Une œuvre qui passe à la postérité n'est pas seulement une œuvre dont les exemplaires échappent à la destruction : il faut en outre que la parole de l'auteur décédé s'incarne dans l'esprit d'une personne bien vivante, en somme, il faut qu'elle soit vivifiée par la lecture pour qu'elle ne demeure pas *en puissance* mais devienne *en acte*⁹. Si nous sommes, chacun de nous, une

8. Ovide, *Les Métamorphoses*, éd. et trad. G. Lafaye, Paris, Les Belles Lettres, 2002, p. 150.

9. La postérité en puissance se tient un cran avant l'oubli : elle consiste dans la préservation matérielle d'une œuvre en l'absence de toute inscription au sein d'une conscience humaine. Telle est la situation d'une œuvre dans une bibliothèque où personne ne vient l'emprunter et dont l'emplacement n'est connu que d'un système de classement informatique. En revanche, l'inscription du souvenir d'une œuvre dans une mémoire individuelle *au moins* est l'instrument de son actualisation. Il existe par conséquent une gamme immense de postérités en acte, le faisceau allant de l'œuvre qui n'est connue que d'un lecteur unique à celles (telles *L'Odyssée* ou *Hamlet*) dont

parcelle de la postérité, alors c'est d'un *réseau de mémoires* que les facultés mnésiques de cette dernière sont composées. Et au sein de chacune de ces mémoires individuelles, la place occupée par les auteurs du passé varie radicalement.

Certains ont transmis le souvenir de leur œuvre à la quasi-totalité des hommes : qui n'a jamais entendu parler de *Roméo et Juliette* et du dramaturge qui a donné vie à ce couple d'amants ? Pourtant, alors que l'intime familiarité de certains spécialistes avec le corpus de Shakespeare s'étend au monde dans lequel celui-ci a rédigé son œuvre, d'autres individus ne connaissent de son théâtre que des répliques isolées et n'auront jamais entendu le titre de ses pièces les moins fréquemment représentées¹⁰. Néanmoins, le professeur de littérature anglaise à Harvard comme le lecteur occasionnel sont l'un et l'autre partie prenante de la postérité de Shakespeare et si ce dernier a échappé à l'oubli, il occupe diversement les mémoires individuelles. Par conséquent, une postérité ne peut être dite universelle que d'un point de vue statistique (le souvenir d'une œuvre se retrouve dans un vaste échantillon de la population mondiale), tandis que les individus pris séparément ne se remémorent jamais qu'une proportion variable de la production d'un auteur. Ainsi parlera-t-on d'*empreinte mémorielle* afin de désigner l'espace plus ou moins étendu et nécessairement muable qu'une œuvre occupe dans la mémoire d'un individu. Et pourvu que l'on change d'échelle et que l'on envisage abstraitement le réseau des mémoires dans sa globalité, il apparaîtra que la place occupée par les grands auteurs du passé ne représente jamais qu'un très faible pourcentage de cette mémoire collective qui, à la manière d'un disque dur colossal, est occupée par un immense contingent de souvenirs étant donné que les écrivains sont loin d'avoir le monopole de la postérité, les artistes et les athlètes, les femmes politiques comme les hommes

la lecture peut à la rigueur être considérée comme superflue afin d'en maîtriser le contenu, en raison de la variété des moyens indirects d'y avoir accès. Sur cette distinction, voir le paradoxe huitième, « Le manuscrit et la clé USB ».

10. Sur ce sujet, voir S. Greenblatt, *Will in the World*, New York, Norton, 2004.

d'action, les généraux comme les scientifiques revendiquant eux aussi leur part de reconnaissance posthume.

À l'inverse, il se peut qu'une œuvre n'ait pas de lecteurs actuels mais qu'elle n'en soit pas moins préservée dans une collection privée ou sur une plate-forme numérique. On dira qu'elle attend d'être redécouverte par l'une des incarnations futures de la postérité : qui sait si on ne lui reconnaîtra pas un jour des mérites, à elle qui se tient pourtant au seuil de la destruction ? Si son empreinte mémorielle est pour le moment minimale, réduite à l'esprit de quelques spécialistes, la potentialité de sa résurgence ne disparaît pas tant qu'il demeure des hommes pour s'y intéresser. Publiées en 1792, aussitôt interdites par le gouvernement Girondin, puis rééditées huit ans plus tard sans susciter la moindre réaction, les *Lettres écrites des rives de l'Ohio* étaient de ces œuvres dont on serait tenté de dire qu'elles ne sont pas « passées à la postérité¹¹ ». Et pourtant, au terme d'une série de hasards et d'entreprises individuelles, elles ont été republiées en 2017 pour la première fois depuis deux siècles. Certes, le souvenir de cette œuvre et de son auteur, Lezay-Marnésia, n'est encore partagé que par une poignée de lecteurs. Mais la possibilité d'une empreinte mémorielle grandissante est à présent ouverte : combien d'œuvres oubliées ont fini par rejoindre le canon ? Longtemps esseulées, les *Lettres d'une Péruvienne* de Françoise de Graffigny font désormais partie du trésor des Lumières. Il se peut toujours qu'en fonction de la reconstitution progressive de la postérité, par d'insensibles changements, l'espace mémoriel occupé par un auteur s'accroisse progressivement. Et si les auteurs qui ont de longue date retenu l'attention de la postérité ont de meilleures chances de voir leur prééminence s'accroître davantage au fil du temps, il n'est jamais de position acquise qui ne puisse être érodée, renégociée, menacée, dès lors qu'on laisse à ces évolutions une durée suffisante pour se produire.

Enfin, au sein de la production d'un auteur, les incarnations successives de la postérité sont susceptibles de décerner la

11. C.-F.-A. de Lezay-Marnésia, *Letters Written from the Banks of the Ohio* [1792], éd. B. Hoffmann, trad. A. J. Singerman, University Park, Pennsylvania State University Press, 2017.

reconnaissance posthume à des œuvres distinctes. Le passage à la postérité de Voltaire est tributaire de textes qu'il ne considérerait pas comme les illustrations majeures de son talent et nous qui admirons les *Contes philosophiques*, peut-être serons-nous remplacés par des spectateurs qui de nouveau applaudiront *Zaïre*. Ainsi, l'empreinte mémorielle laissée par une Œuvre peut-elle conserver la même extension tandis que les œuvres qui la composent sont propres à recevoir au cours du temps une attention variable, la postérité accordant son estime à certaines d'entre elles tandis qu'elle en préférera d'autres lorsqu'elle se composera de nouveaux membres. Alors que l'expression « passer à la postérité » nous accoutume à penser la transmission des textes comme la rencontre fatidique entre une volonté et un obstacle (un auteur se présente devant la postérité comme un voyageur s'arrête devant un précipice, ignorant s'il le franchira ou s'il disparaîtra sans retour dans ces abysses), il existe une infinité de positions intermédiaires entre les pôles de la célébration universelle et de l'oubli définitif, des positions intermédiaires qui jamais ne sont assurées d'immobilisme. En outre, alors que cette expression induit spontanément l'esprit à représenter la postérité comme une entité abstraite et indivise (« la postérité »), il importe de souligner qu'elle est composée de la multitude des récepteurs actuels et potentiels d'une œuvre.

Ainsi est-il préférable d'abandonner la métaphore du passage pour ce que j'appellerai une métaphore informatique. Que l'on imagine la postérité comme la mise en relation de l'ensemble des capacités mnésiques de l'humanité. Prise globalement, cette mémoire est soumise à une constante variation de contenus étant donné que l'apparition et la disparition des mémoires associées au réseau modifient en permanence le stock des informations remémorées. Prise individuellement, chaque mémoire est diversement occupée par le souvenir d'une œuvre comme l'a montré plus haut l'exemple des lecteurs de Shakespeare : la postérité d'un auteur est composée de la moyenne des mémoires individuelles qui conservent le souvenir de son œuvre. Cette moyenne est en constante évolution en raison d'une pluralité de facteurs qui sont susceptibles d'intervenir pour graver au sein de mémoires supplémentaires le souvenir

du travail d'un auteur : inscription d'une œuvre au programme d'une formation scolaire ou universitaire, réédition, transposition dans une autre forme artistique, sans oublier les événements politiques qui déterminent un intérêt renouvelé pour un texte¹². D'autres facteurs peuvent néanmoins jouer un rôle inverse : il se peut qu'un écrivain se soit illustré dans une forme qui cesse de correspondre aux préférences esthétiques de la postérité (nous ne lisons plus guère les poèmes de vingt pages dont se délectait le lectorat du dix-neuvième siècle) ou que celle-ci reproche à un auteur un engagement politique qui jette rétrospectivement l'opprobre sur ses écrits (découvert après sa mort, le passé collaborationniste de Paul de Man s'interpose entre le lecteur et la réception de ses œuvres¹³).

En outre, la métaphore informatique conduit à une distinction supplémentaire qui s'applique également aux contenus mémorisés par la postérité, celle entre fichiers sauvegardés et fichiers en cours de rédaction. En effet, la mémoire d'un ordinateur peut être occupée par des fichiers qui ne sont jamais consultés, ni modifiés, tandis qu'il existe des documents auxquels les utilisateurs reviennent en permanence pour leur ajouter de nouveaux signes ou retoucher le texte existant. Il en va de même pour les livres dont certains font l'objet d'une connaissance passive, notamment perpétuée par l'institution scolaire, et dont la persistance dans la mémoire collective ne génère néanmoins ni transpositions dans d'autres formes artistiques, ni réécritures, tandis que d'autres textes continuent à innover les imaginations et à susciter de nouvelles œuvres qui, en même temps qu'elles se singularisent par rapport à leur hypotexte, apportent un témoignage supplémentaire de son existence et s'accompagnent d'une invitation indirecte à le redécouvrir. Dans ce réseau global des mémoires connectées,

12. Que l'on pense au regain d'intérêt pour le roman de Sinclair Lewis, *It Can't Happen Here* (1935), à partir de la candidature de Donald J. Trump aux élections présidentielles des États-Unis. Signée en 1937 par Raymond Queneau, une traduction française de ce texte a été rééditée en 2016 par La Différence sous le titre *Impossible ici*.

13. Sur ce sujet, voir A. Y. Kaplan, « Guy, de Man, and Me » dans *French Lessons. A Memoir*, Chicago, The University of Chicago Press, 1993, p. 147-174.

il est donc nécessaire de distinguer entre les œuvres qui occupent une partie de l'espace mémoriel sans être réécrites et celles qui génèrent la multiplication de nouveaux textes.

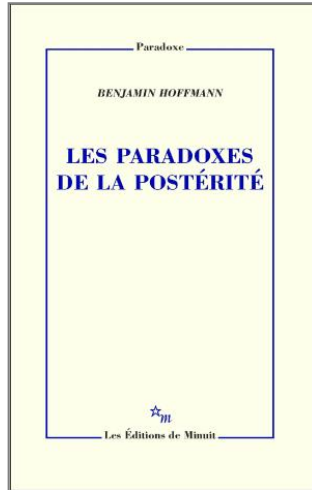
La métaphore informatique invite enfin à des variations d'échelle qui déstabilisent davantage encore la représentation de la postérité comme un tribunal disposant d'un total de deux sentences : la couronne d'immortalité et la condamnation à l'oubli. En effet, il est possible d'imaginer une distinction entre les empreintes d'un auteur à l'échelle de divers espaces géographiques (quelle est la postérité de Mauriac dans la région bordelaise par comparaison avec la Bretagne ?), à l'échelle nationale (quelle est l'empreinte mémorielle d'Akutagawa en Uruguay ?) ou bien à l'échelle des communautés linguistiques (quelle est l'empreinte mémorielle de Dostoïevski dans la communauté italophone ?). Ces changements d'échelle permettent de battre en brèche la représentation topique du « grand écrivain passé à la postérité » étant donné qu'il n'existe pas de reconnaissance posthume dont l'étendue ne varie très largement en fonction des espaces comme des époques envisagés. Puisque le réseau des mémoires se métamorphose en permanence, la postérité n'est jamais une récompense que l'on obtient une fois pour toutes : elle consiste dans une empreinte mémorielle fluctuante au fil du temps.

La postérité des gens de lettres

C'est de la postérité des gens de lettres dont il a été exclusivement question dans ce qui précède. Or, il est bien évident que la volonté d'inscrire le souvenir d'une existence révolue dans le réseau des mémoires est partagée par des individus pour qui l'action dans le monde, et non l'écriture, est le moyen de cette fin. Depuis l'Antiquité, hommes d'État et militaires adressent aux siècles futurs le souvenir de leur existence et la passion d'être mentionné dans les livres d'Histoire est tout aussi dévorante que celle qui consiste à inscrire son nom sur la couverture de romans ou d'essais. Cependant, la nature linguistique de l'immortalité symbolique fait de l'interrogation sur la postérité des gens de lettres une réflexion dont les conclusions intéres-

TABLE DES MATIÈRES

<u>INTRODUCTION : Pourquoi écrit-on ?</u>	<u>9</u>
LES PARADOXES DE LA CROYANCE	
<u>Paradoxe premier : Le concert immédiat et la mélodie lointaine</u>	<u>39</u>
<u>Paradoxe deuxième : La loterie et la ruse</u>	<u>61</u>
<u>Paradoxe troisième : Le renoncement et la récompense</u>	<u>81</u>
LES PARADOXES DE L'IDENTITÉ	
<u>Paradoxe quatrième : Le nom propre et le nom commun</u>	<u>103</u>
<u>Paradoxe cinquième : Le flot et l'entité</u>	<u>119</u>
<u>Paradoxe sixième : La distance et le jugement</u>	<u>139</u>
LES PARADOXES DE LA MÉDIATION	
<u>Paradoxe septième : La pierre de Rosette et la grive d'Agrippine</u>	<u>163</u>
<u>Paradoxe huitième : Le manuscrit et la clé USB</u>	<u>189</u>
<u>Paradoxe neuvième : La comète et l'astronome</u>	<u>211</u>
<u>CONCLUSION : Pourquoi écrit-on (encore) ?</u>	<u>229</u>



Cette édition électronique du livre
Les Paradoxes de la postérité de Benjamin Hoffmann
a été réalisée le 19 octobre 2018
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707345035).

© 2019 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707345059